



## L'irrésistible influence de Don Gabriel

Par Mempo Giardinelli

Bon, c'était à prévoir. On s'attendait à ce dénouement. Don Gabo est mort, phare littéraire de ma génération, « Poissons » et superstitieux, certainement le plus extraordinaire narrateur de la langue castillane au XXe siècle avec Jorge Luis Borges quoique dans un registre différent.

Dans ce qui aura été une année funeste pour la poésie latino-américaine – Gelman nous a quittés en janvier et en février, ce fut le Mexicain José Emilio Pacheco – c'est maintenant au tour du plus grand fabulateur de Colombie et de ses environs, autrement dit, du monde entier, de nous laisser.

Sa trajectoire est aussi l'histoire de ma vie comme elle l'est de beaucoup d'autres, de milliers d'auteurs qui dans notre Amérique, plus ou moins consciemment, ont vu le jour sous son irrésistible influence. García Márquez fut comme ces crues de grands fleuves qui de manière imperceptible, mais définitive forment des îles et des deltas. Nous qui écrivons sur ce continent, mais il faut le dire sur d'autres aussi, nous avons une dette envers cette force impressionnante que possède chacun de ses paragraphes...

Je l'ai lu pour la première fois dans mon adolescence, à la fin des années 60 et je crois que ce fut un peu par hasard. J'avais à peine vingt ans, j'allais bientôt subir la condamnation du service militaire. J'avais lu quelque part que la maison d'édition Sudamericana de Buenos Aires et à la suite, la revue Primera Plana définissaient Cent ans de solitude comme le roman magistral et révolutionnaire qu'il était en effet.

Lorsque j'ai lu dans le Chaco une nuit de terrible chaleur, le premier

paragraphe de ce roman, j'ai ressenti un choc incomparable qui ne s'est jamais reproduit. « Bien des années plus tard, face au peloton d'exécution, le colonel Aureliano Buendía devait se souvenir de ce lointain après-midi où son père lui fit découvrir la glace. Macondo n'était encore qu'une bourgade... » C'est alors que je compris, et pour toujours, deux choses définitives : c'était irrémédiable, j'étais écrivain et je passerais ma vie à aimer et à respecter García Márquez, mais en me tenant à l'écart de son imagination et de sa prose, comme il se doit avec ceux qui sont vos pères.

À peine avais-je terminé le roman que je le relus aussitôt. J'appris alors comme tout le monde que Don Gabo était d'Aracataca, mais vivait à Mexico comme d'autres Colombiens et que l'histoire de la famille Buendía était aussi représentative de l'Amérique latine que l'Obélisque de Buenos Aires ou le Christ rédempteur de Río de Janeiro.

En ce temps-là, je rédigeais mon premier petit roman qui fut à la fois, maintenant je le sais, un geste d'amour envers García Márquez et aussi pour tout ce qu'on a appelé le « boom » de la littérature latino-américaine ; c'était en même temps un geste d'adieu. Je m'aperçois aussi maintenant que c'est à ce moment-là que j'ai décidé de planter un jour ce goyavier que j'ai encore et que je regarde tous les matins chez moi, à Resistencia ; il s'appelle précisément Don Gabo et chaque été les plus salopards et les plus acharnés des oiseaux du Chaco viennent manger ses fruits.

J'ai lu ensuite ce véritable joyau littéraire qu'est Récit d'un naufrage et je me suis retrouvé en pleine mer, à la place de Luis Velasco ; après avoir partagé son angoisse, j'ai commencé à chercher et à suivre la merveilleuse littérature de cet écrivain à nul autre semblable auquel – ce que je ne savais pas encore – je ne serrerais jamais la main et n'aurais jamais l'occasion de le rencontrer malgré les nombreuses coïncidences littéraires et idéologiques qui le mettraient sur mon chemin pour mon plus grand bonheur.

Tandis que le monde découvrait, pantois, que chaque nouveau livre de Don Gabo était un chef-d'œuvre, moi, je lisais tous ces livres comme on doit lire García Márquez : avec passion, la bouche sèche, en éprouvant

les mêmes sensations que ses personnages et en sautant sur ma chaise face à ses images et à ses adjectifs époustouffants. Il remportait un à un tous les prix et j'avais l'impression d'être chaque fois à ses côtés : en France (1969), à Caracas pour le Rómulo Gallegos (1972) et dix ans plus tard avec le Nobel. Je commémorais en silence et à distance un de ses trophées comme on commémore les bonnes actions et les belles paroles d'un père, j'éprouvais un réel bonheur d'avoir de ses nouvelles, de sa fondation, de savoir qu'il voyageait de par le monde, qu'il était traduit dans toutes les langues du globe et que ses livres prodigieux atteignaient des dizaines de millions d'exemplaires vendus.

Comme tout le monde, j'ai peu à peu tout lu de lui ; j'ai été successivement l'irrésistible dictateur de *L'automne du patriarche* (le roman que je préfère ; un véritable cours magistral pour la maîtrise de la prose castillane), *Eréndira*, *le Coronel*, *la Mamá Grande*, comme je fus aussi *Florentino Ariza* et *Fermina Daza*, et à chaque occasion, je comprenais que la littérature était ce qu'il y avait de mieux dans la vie ; il était le seul à me faire passer de l'émotion au besoin de sauter de joie, d'un « putain ! » admiratif à des larmes de tendresse, du besoin de partager des phrases au profond silence de la méditation solitaire.

Mais nous ne nous sommes jamais vus et c'est peut-être mieux ainsi. C'est pour ça qu'il convient à peine d'évoquer une toute petite anecdote : j'ai écrit une fois un article dur, peut-être impertinent à propos de la misogynie dans *L'amour aux temps du choléra*. Il l'avait lu, et, un peu plus tard, devant des amis communs, il avait parlé de moi avec indulgence, se montrant généreux. En 1982, pendant la guerre des Malouines, je lui ai envoyé un petit mot personnel pour le remercier de ses paroles d'une absolue justesse : « Il s'agit d'une guerre juste entre des mains bâtardes. »

Je n'ai pas su éviter quelques aspects personnels dans cette nécrologie, mais je n'aurais pas pu autrement exprimer ma tristesse de lecteur à cette heure. Même en sachant qu'il était malade et gravement atteint, que son seul horizon était celui de la mort, la nouvelle de ce dernier voyage de Don Gabo me touche maintenant comme elle touche ses millions de lecteurs, dans ce gris après-midi à Buenos Aires. Demain je repartirai dans le Chaco et j'irai sûrement, en versant une larme, arroser l'arbre de Don Gabo dans mon jardin.